

Pour une approche scientifique de certaines representation

JOSÉ LUIS GUIJARRO MORALES

Universidad de Cádiz
Facultad de Filosofía y Letras
Avda. Gómez Ulla S/N
11003 Cádiz
E-mail: joseluis.guijarro@uca.es
Tel. +34 956 011 613
Fax. +34 956 015 505

PARA UN ENFOQUE CIENTÍFICO DE CIERTAS REPRESENTACIONES

RÉSUMÉ: : Nous proposons une nouvelle perspective sur des questions jamais résolues en les considérant comme des représentations mentales qui peuvent être traitées matériellement et donc causalement (c'est-à-dire, *scientifiquement*).

MOTS CLÉS: représentations; typologie de la pensée; niveaux d'adéquation scientifique; art.

SOMMAIRE: 1. Le problème des représentations. 2. Les stades évolutifs de la pensée humaine. 3. Les limites de la pensée scientifique. 4. L'approche scientifique (cognitive) du phénomène littéraire.

A SCIENTIFIC APPROACH TO SOME KINDS OF REPRESENTATIONS

ABSTRACT: When one considers humanistic concepts from a cognitive point of view, as a set of mental representations, a materialistic and causal (i.e., *scientific*) perspective may be possible.

KEY WORDS: representations; thought typology; levels of scientific adequacy; art.

SUMMARY: 1. The problem of representations. 2. Evolutionary stages of human thinking. 3. Limits of Scientific thinking. 4. The scientific (cognitive) approach of the literary event.

ENFOQUE CIENTÍFICO DE ALGUNAS REPRESENTACIONES

RESUMEN: Al centrarnos en las representaciones mentales, intentamos aportar un nuevo punto de vista sobre cuestiones que no han sido descritas jamás siguiendo una metodología de inspiración materialista y causal (es decir, *científica*).

PALABRAS CLAVES: representaciones; tipología del pensamiento; niveles de adecuación científica; arte.

SUMARIO: 1. El problema de las representaciones. 2. Estadios evolutivos del pensamiento humano. 3. Los límites del pensamiento científico. 4. El enfoque científico (cognitivo) del fenómeno literario.

Fecha de Recepción	23/04/2013
Fecha de Revisión	25/09/2014
Fecha de Aceptación	09/10/2014
Fecha de Publicación	01/12/2014

Pour une approche scientifique de certaines représentation

JOSÉ LUIS GUILJARRO MORALES

1. LE PROBLEME DES REPRESENTATIONS¹

D'un point de vue cognitif, on peut dire en général que les *humanistes* s'occupent de certaines représentations. Mais desquelles ? Je pense qu'il n'est pas exagéré de dire qu'ils s'occupent :

- (1) De ce que représente, par exemple, un comportement humain quelconque (parler, jouer, lutter, chasser, cuisiner, etc.).
- (2) De ce que représente l'objet qui, parfois, est le résultat de ces comportements (un tableau, un livre, un bâtiment, etc.).
- (3) De ce que représente la façon dont on utilise certains objets (un accouplement, un outil, un instrument musical, un texte écrit, etc.).

Tout cela est fort bien; le problème, cependant, est de savoir ce qu'est réellement une *représentation*. Essayons donc de la définir :

(1) D'une manière intuitive, *représenter* semble désigner, au moins étymologiquement, le fait de "présenter à nouveau" quelque chose. Il se peut aussi que cette nouvelle présentation soit conçue comme étant "dans un format différent". Si je connais une personne quelconque et qu'elle produit un certain effet sur moi, je me la re-présente pour l'approcher ou pour la fuir, selon le cas. Cependant, avec cette intuition je ne peux pas envisager les représentations abstraites (le patriotisme, le mariage, la littérature, etc.).

(2) D'une manière plus élaborée, on pourrait dire que *représenter* est une fonction biologique qui, comme la perception, réussit à adapter l'individu à son environnement en abstrayant les catégories pertinentes de cet environnement et en les gardant ensuite pour pouvoir les récupérer si besoin est. Mais là on est encore en difficulté pour expliquer les représentations abstraites.

(3) Faisons un effort supplémentaire de définition: *représenter* est un micro-état du cerveau (c'est-à-dire, une structure physique de neurones) qui se traduit phénoménologiquement (c'est-à-dire, qui se présente plus ou moins clairement à notre conscience) comme un état psychologique avec des structures mentales données. Il est possible que ces structures mentales aient la finalité biologique de (a) continuer et compléter l'effort d'abs-

¹ Cf. Rivière (1986)

traction que réalisent les opérations perceptives sur les *stimuli* traités par les mécanismes percepteurs, et de (b) créer des objets -et des relations entre eux- afin de pouvoir prévoir des actions à suivre dans une époque à venir. Il est clair qu'avec cette définition on peut enfin imaginer une explication pour les représentations abstraites.

Cependant, une définition, même aussi longue que celle-ci, n'indique pas pour autant qu'on ait une idée claire de ce qu'est au juste une représentation d'un point de vue matériel.

Essayons donc de résoudre ce problème :

(1) Pour commencer, et comme je l'ai dit plus haut, il semble que toute représentation est un état neuronal physiologique. Malheureusement nous avons très peu d'information valable, d'une part sur les types de microstructures neuronales qui donnent corps à ces représentations, d'autre part sur les processus neurophysiologiques en cours lorsqu'on se représente quelque chose.

(2) On pourrait peut-être envisager quel est le problème du point de vue phénoménologique: qu'est-ce qu'une représentation telle qu'elle nous apparaît à nous-mêmes ? Il semble acquis que nous avons tous des *images* mentales, pas seulement visuelles, mais perceptives en général; c'est-à-dire, nous nous représentons le visage de nos amis, la saveur de la goyave, l'odeur du Camembert, la mélodie à la mode pendant nos vacances, etc. On peut dire que ces images sont des états psychologiques auxquels on a accès d'une façon directe (on ne peut pas discuter les images qu'on a). Il semble qu'il existe également des représentations moins directes (par exemple, celle que nous avons de notre propre langue) qui nous permettent d'opérer mentalement de la façon dont nous le faisons sans en être conscient. Certains appellent ces représentations indirectes, des *dispositions*.

Du point de vue phénoménologique, donc, les représentations seraient responsables d'abstraire des *stimuli* les unités signifiantes en les *formalisant*; c'est-à-dire que les représentations ont la *forme* des objets mais non leur support matériel.

(3) Une autre façon d'approcher les représentations, c'est de les considérer des unités de connaissance qui permettent d'aborder les questions suivantes:

a) Combien de types d'unités y a-t-il ?

On peut répondre à cette question en faisant deux grands groupes de types de représentations :

- 1) Les images -dans le sens large du mot que je viens de signaler plus haut
- 2) Les propositions

b) Quelle structure ont-elles ?

On peut distinguer deux sortes de structures qui correspondent à deux types de représentations :

- 1) Les images sont des structures analogiques ; c'est-à-dire, des structures qui ont les mêmes relations inhérentes que les objets qu'elles représentent.
- 2) Les propositions sont des structures qui, n'ayant pas les mêmes relations inhérentes que leur objets, doivent les représenter explicitement par des moyens extrinsèques (connecteurs, temps, modalité, etc.).

c) Comment fonctionnent elles ?

- 1) De manière directe (sans qu'une autre représentation intervienne)
- 2) De manière indirecte (à travers d'autres représentations -par exemple, un langage).

Les êtres humains, donc, se représentent le monde (1) à eux-mêmes par le moyen d'un langage, et (2) entre eux par le moyen de la communication. Il est important d'insister sur cette distinction entre langage et communication. Le langage *est essentiel* pour traiter l'information que l'individu utilise pour survivre dans son environnement. Le langage *n'est pas essentiel* pour communiquer les représentations privées des individus; cependant, il se trouve que l'être humain a appris à utiliser son langage de manière à rendre plus subtils les processus communicatifs². Un acte de communication est une opération au moyen de laquelle certaines représentations privées d'un individu se font publiques et peuvent être acquises par d'autres individus qui participent à cet acte.

Cet exposé est un acte de communication, naturellement. Au moyen du langage je vais essayer de rendre publiques mes représentations dans deux ou trois domaines. Mais mon langage en lui-même ne suffira pas si, en me lisant, on ne fait pas un effort supplémentaire d'interprétation en fabriquant des hypothèses sur mes intentions communicatives.

² De même, l'éléphant a appris à cueillir délicatement les cacahuètes avec son nez, mais son nez, comme le nôtre, est essentiel pour respirer, et non pas pour saisir des petites friandises.

2. LES STADES EVOLUTIES DE LA PENSEE HUMAINE³

Mes premières représentations se dirigent vers les différentes manières d'acquérir la connaissance. Il serait impossible d'en faire une analyse exhaustive, mais on peut en dessiner un tableau impressionniste qui nous aidera à comprendre ce que j'essaie de dire.

Supposons que nous acceptons l'histoire fictive du développement de la pensée humaine. L'être humain a développé -à travers son histoire spécifique- une façon de traiter l'information nécessaire à sa survie très semblable à celle des animaux supérieurs. Il se représente les objets potentiellement observables par ses outils perceptifs et les soumet à des opérations d'inférence du type « Si X, alors Y »⁴. Les limites de cette façon de traiter l'information -de cette façon de penser- sont évidemment des limites de l'espèce et, pour cette raison, on ne peut pas les transgresser.

Mais plus tard, dans l'histoire évolutive, les êtres humains ont développé une autre possibilité de traitement. Leur pouvoir représentationnel a subi un changement et il réussit à présent à utiliser des objets qui ne sont pas de véritables représentations d'objets perceptibles par les sens, mais des créations représentationnelles abstraites, elles aussi soumises aux règles d'inférence décrites. Le pouvoir de former ces représentations est illimité, mais les différents groupes humains décident lesquelles sont adéquates à leur (représentation de) survie et lesquelles ne le sont pas. Ces représentations produisent la culture et les idéologies. Les transgresseurs font face à des dangers réels : ils risquent d'être séparés du groupe d'une façon ou d'une autre, ou même anéantis comme hérétiques.

Tout récemment dans notre histoire évolutive, les êtres humains viennent de développer une autre façon de traiter l'information. On continue d'accepter les représentations non perceptibles par les sens, mais on met une limite aux opérations d'inférence. Ces opérations ne peuvent pas être aussi abstraites que les objets ; elles doivent se circonscrire à des opérations causales qui puissent être actualisées de façon matérielle. Les limites, dans ce cas, sont donc individuelles -ce sont les individus eux-mêmes qui décident qu'ils vont adopter cette attitude cognitive de manière consciente. Il existe des représentations négatives sur cette démarche, notamment celle des collectifs féministes qui assurent que cette façon de penser est nettement masculine et qu'elle ne représente donc pas l'autre moitié du monde pensant. Je n'entrerai pas dans ce débat ici, bien que l'idée ne me semble pas banale du tout et

³ Cf. Horton (1982)

⁴ X et Y sont des (structures d')objets, faits ou états du monde représentés dans un esprit humain.

parfois elle me trouble. Mais, pour le moment, et n'ayant pas d'autre possibilité claire de démarche, j'essaie d'adopter cette troisième façon de penser dans mes travaux universitaires -pédagogiques et de recherche- sans pour autant considérer comme non valables les autres options possibles⁵ qui, en ce moment, ne sont pas les miennes dans le domaine précisé.

Pour abrégé, je vais nommer ces différentes manières de traitement d'information (1) sens commun, (2) pensée traditionnelle et (3) pensée scientifique, et m'empresse de dire que nous participons tous à la première, en tant qu'êtres humains, et à la seconde, en tant qu'individus sociaux. Cependant, il faut faire un grand effort pour analyser l'information de façon scientifique parce qu'il faut limiter fortement le type de représentations utiles.

3. LES LIMITES DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE

Pour commencer, il n'est pas facile de savoir quel objet, fait, ou état du monde on est en train d'observer réellement : si c'est simplement une représentation sans référent réel, alors il faudrait l'analyser comme telle et non pas comme l'ensemble d'hypothèses qui constituent son contenu (variable d'une personne à l'autre). Si c'est quelque chose du monde préexistant à la représentation il faut savoir quel statut ontologique elle a : est-ce un fait, un objet, un état, une attitude... ?

Une fois qu'on a décidé quel est l'objet qu'on observe, il faudrait savoir le décrire, au moins de manière intuitive, et construire sur sa structure des hypothèses qui doivent être prouvées ou rejetées au stade suivant : celui de l'explication.

⁵ Comme tous les êtres humains j'adopte des attitudes positives ou négatives envers les représentations que les autres essaient de me communiquer. En principe je m'intéresse aux représentations émanant des personnes qui m'intéressent pour une raison ou une autre. C'est un intérêt, disons, secondaire: d'abord je m'intéresse à la personne, ensuite à ses représentations. Il arrive parfois (peu souvent, hélas) qu'une personne est particulièrement brillante dans le contenu de ses représentations et aussi dans la manière de me les communiquer et à ce moment là, ces représentations me servent à mieux connaître et admirer cette personne. Mais il y a des représentations qui me semblent intéressantes en soi, sans aucune référence à la personne qui les communique. Ce sont les représentations que Sperber (1996) appelle *explications* dans ce texte:

Le mot "expliquer" peut être entendu en deux sens. Dans un premier sens, expliquer une représentation culturelle, par exemple, un texte sacré, c'est le rendre intelligible, autrement dit l'interpréter. [...] Dans un autre sens, expliquer une représentation culturelle, c'est montrer comment elle est l'effet de mécanismes relativement généraux à l'œuvre dans une situation particulière donnée. Dans ce second sens, le seul que nous considérerons désormais, l'explication des représentations culturelles comporte un aspect théorique essentiel, l'identification des mécanismes généraux à l'œuvre. (p.61)

Si on accepte le concept d'explication que donne Sperber, 1986 (cf.: note 3) les opérations explicatives doivent pouvoir trouver les chemins matériels et naturels des inférences possibles pour aboutir à leur fin. En ce moment, ces explications matérielles au sens fort sont très difficiles à compléter si on n'est pas spécialiste en informatique pour en faire un programme qui fonctionne. Mais on peut suggérer quelques possibilités qui ne soient pas tout à fait irréconciliables avec des modèles précis. Je sais qu'on a beaucoup de chemin à parcourir, mais n'est-ce pas là un des paris les plus attirants de toute démarche scientifique ?

4. L'APPROCHE SCIENTIFIQUE (COGNITIVE) DU PHENOMENE LITTERAIRE

C'est dans ce cadre que se situe ma structure d'hypothèses sur ce que je considère le phénomène littéraire ; en cinq mots, ma représentation de la littérature. Je ne crois pas avoir découvert d'une façon incontestable quel objet est ce phénomène, ni l'avoir décrit convenablement, ni surtout pouvoir l'expliquer d'une bonne fois pour toutes. Mais je crois que *mon* (j'insiste sur le possessif) chemin scientifique est pour le moment dans la direction que je vais essayer de montrer.

1) De quel objet suis-je en train de parler ?

Il me semble acquis qu'on ne peut pas penser scientifiquement sur tout. Par exemple, on ne peut rien dire d'intéressant (de ce point de vue) sur une ressemblance. Le fait que je ressemble à mon père n'est pas un objet de la pensée scientifique. De même, je pense qu'on ne peut pas penser de manière intéressante (dans le sens que je viens de donner) sur un comportement. Le fait que mon chien mange des crottes dans la rue et refuse des aliments pour chiens chez moi ne peut pas être étudié comme un objet scientifique. Par contre, les causes de ce comportement peuvent faire l'objet d'une vraie recherche scientifique. C'est la même chose dans le cas de la communication humaine : on ne peut pas étudier si (a) je parle de manière semblable à mes concitoyens ou pas, ou même (b) ce que c'est que parler une langue, car c'est simplement un comportement qui est produit par certaines causes qui, elles aussi, si on les découvre, décrit et explique, feront partie d'une pensée scientifique.

Donc, l'objet scientifique *littérature* ne peut pas être un comportement (que ce soit lire ou écrire) et bien moins le résultat d'un comportement -un livre, un texte, une interprétation, etc. Le problème est que dans la pensée traditionnelle n'importe quel objet peut subir le scalpel de l'analyse et donner lieu à des conclusions cohérentes⁶. Et le plus facile jusqu'à présent a été de

⁶ Au commencement de cet exposé j'ai dit que les humanistes se représentaient des comportements et essayaient de les analyser. Il est clair maintenant que je ne considère pas

considérer le phénomène littéraire comme ayant un support sensible, qui se voyait (s'écrivait ou se lisait) ou s'entendait (s'interprétait). Si on est d'accord en principe sur le fait qu'un comportement ne peut dans aucun cas être l'objet du traitement scientifique de l'information, on devra mettre en cause les résultats de la pensée traditionnelle dans ce domaine et chercher ailleurs - dans les causes qui rendent ce comportement possible.

Les causes sont peut-être en rapport avec des possibilités différentes de traiter l'information par l'esprit humain qui se sont développées au cours de notre évolution.

Je vais essayer de faire une synthèse de ma représentation sur cette réalité très hypothétique mais qui pourrait (me) servir de base à de futures analyses scientifiques plus profondes.

Pour commencer, la question que je me suis toujours posée est la suivante: pourquoi certains textes (rapports de guerre, par exemple, comme ceux de César) changent de caractère et deviennent littéraires au bout d'un certain temps ? Le texte écrit n'a pas changé ; notre comportement (lire et interpréter le texte) est le même en principe que celui des sénateurs romains. Mais *la façon* de lire et d'interpréter semble avoir changé. On ne traite pas l'information qu'on tire du texte de la même façon. Selon cette vision, l'objet scientifique *littérature* serait simplement le résultat de certaines opérations de traitement d'information.

Peut-on décrire ces opérations de traitement d'information ? Et après, peut-on expliquer pourquoi on aurait besoin de plusieurs manières de traiter l'information qu'on reçoit ?

Ce sont les deux questions que je vais aborder pour finir cet exposé.

2) Comment décrire cet objet ?

À un moment donné de l'évolution humaine, la machine mentale est passée du traitement direct de l'information utile (des représentations du genre, *je suis vivant, j'ai faim, j'ai peur*, etc.) à des enchâssements de représentations (*je crois que X, j'espère que X, je valorise X*, etc.), non pas seulement dans des représentations propositionnelles comme celles que je viens d'illustrer, mais aussi dans certaines dispositions comme le code linguistique -où il est possible de mettre le même élément récursivement dans la structure syntaxique.

cette démarche comme une pensée scientifique. Mais je dois insister sur le fait que je ne méprise pas leur effort d'analyse sur un autre plan. Ni qu'on ne puisse pas enseigner ces représentations. De la même manière qu'une personne bien élevée aura appris à se comporter à table, une personne culte aura appris à lire de manière optimale, ou à regarder une peinture de Rothko sans faire des commentaires banalement négatifs.

Cette possibilité d'enchâssement ne cause pas des problèmes opérationnels pour les êtres humains mais est tout à fait impossible pour les opérations cognitives des autres animaux. On peut même dire que c'est cette petite mutation opérationnelle (la possibilité de réaliser des enchâssements de représentations, récursifs ou non) qui a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui.

La dernière représentation de représentation que j'ai indiquée plus haut (*je valorise X*) peut se dessiner comme étant à la base des comportements littéraires. En effet, il semble possible que l'être humain traite l'information d'une manière indirecte dans certains cas pour pouvoir la valoriser et, qui plus est, pour pouvoir la partager avec ses semblables. C'est comme si l'information était *déployée* pour en jouir. Il faudrait approfondir cette intuition et essayer de caractériser cette opération de traitement de l'information d'une manière plus explicite, mais pour le moment elle nous mène, je crois, dans une voie descriptive acceptable. D'ailleurs, ce n'est pas la seule opération de ce genre dans l'esprit humain: par exemple, une opération semblable peut rendre une représentation ironique (c'est-à-dire, encadrée dans un autre type de représentation valorative) sans grand effort de traitement.

3) Comment expliquer les causes du fonctionnement de cette façon de traiter l'information ?

Dans l'ouvrage cité, Sperber dit que la démarche scientifique des problèmes humains ne peut se limiter à être causale et matérielle. Il est fort possible qu'il y ait plus d'une manière de décrire une chaîne de causes-effets matériels qui rendent compte du comportement d'un objet quelconque ; encore faut-il décider laquelle de ces descriptions est la meilleure. Sperber affirme, et je crois qu'il a raison, que la meilleure sera celle qui donne une explication *naturelle*⁷ des opérations.

J'essaierai donc de le faire, mais seulement comme hypothèse de travail. J'ai dit plus haut que les représentations privées servaient à l'individu à compléter le traitement de l'information commencé par la perception et à garder certaines informations pour les récupérer si besoin était de prédire quelque chose qui importait à sa survie. J'ai dit aussi que les êtres humains avaient développé une manière de partager ces informations avec leurs semblables par le moyen de la communication en utilisant leurs représentations propositionnelles comme une des hypothèses pour en tirer des conclusions. Mais les autres représentations peuvent aussi être utilisées comme hypothèses. Une représentation de haut niveau (mettons, une valorisation ironique, ou une valorisation littéraire) sert à encadrer d'autres hypothèses et oblige au traitement prévu par le destinataire. De cette manière, on partage

⁷ *Naturel* dans le sens des sciences *naturelles*. Voir également Chomsky (1984).

non seulement des contenus propositionnels, mais aussi des attitudes envers certains objets. C'est-à-dire, on élargit les possibilités de communion entre les membres d'un groupe social ; et cela, naturellement, devient une valeur en soi qui n'est pas dédaignable. On ironise sur les mêmes bêtises et on jouit des mêmes merveilles -et pas moi tout seul, mais les autres avec moi (*mes copines* et *mes copains*, quoi!). C'est une valeur de sociabilité très importante pour la survie des individus qui composent un groupe. Ce composant est donc fondamental à l'heure des explications naturelles, mais dans le cas de la littérature, à mon avis, il manquerait quelque chose si on en restait là.

C'est vrai que nous lisons et jouissons des produits qui sont similairement valorisés par nos semblables et dont ils jouissent également. Mais qu'est ce qui nous fait jouir d'une façon naturelle ? Il y a des contenus sémantiques⁸ qui sont partagés et servent à nous faire admirer ce qu'admire une grande partie de nos semblables auxquels nous nous attachons à travers de ce processus d'admiration. Il y a aussi des formes⁹ qu'une certaine société valorise davantage et qui nous met aussi en état de communion avec les êtres qui savent l'admirer comme nous¹⁰. Mais tout ce dont nous jouissons et que nous admirons ensemble, est il de l'art ?

Enfin, le grand mot: l'Art. Si la littérature y participe, si lire une aventure du Far West n'est pas la même expérience que lire une œuvre comme Don Quichotte, il faut quand même qu'il y ait un moyen d'expliquer naturellement

⁸ D'après Bruner (1990), la fonction [naturelle] de la démarche narrative est de trouver un moyen de mitiger ou, au moins, rendre compréhensible la déviation des structures culturelles canoniques. C'est-à-dire, elle est, presque dès les premiers balbutiements, le lien qui permet de parcourir le chemin entre les croyances, désirs et espérances idiosyncratiques de l'enfant (ses représentations privées) et le monde de la culture (les représentations publiques qui forment les réseaux cognitifs auxquels on s'insère par le biais de l'éducation). Il est possible donc que, justement parce que la démarche narrative est en quelque sorte une fuite des contraintes canoniques à un certain niveau, ces informations se traitent en les *déployant* pour pouvoir ainsi les valoriser. CAVEAT: La fuite des contraintes canoniques ne se réfère pas aux contraintes que chaque vision du monde partagé -chaque culture- impose aux narrations qu'elles produisent. Je veux dire par là que les différentes versions d'une narration ne peuvent pas être réellement incompatibles, tandis que il est fort difficile d'avoir deux représentations qui se veulent canoniques différentes. C'est-à-dire, on peut disposer dans notre vision du monde de plusieurs versions du Petit Chaperon Rouge, mais on ne peut pas faire la même chose avec deux théories sur la réalité.

⁹ À ma connaissance, il y a eu des efforts pour étudier les composants biologiques (donc, généraux) de l'esthétique. L'œuvre que je connais le mieux et déjà vieille de plus de vingt ans (Berlyne, 1974), et elle est encore ancrée dans le structuralisme et la sémiotique. Je suis sûr qu'on peut trouver des hypothèses plus en accord avec les théories actuelles.

¹⁰ Il semble fort probable qu'il y ait des manières de communiquer qui permettent d'élargir les procédés interprétatifs de la communication (ce que Sperber & Wilson (1986) et notamment Pilkington (1992) appellent les *effets poétiques*). Il ne sont ni nécessaires ni suffisants pour construire une communication artistique, mais ils sont appréciés par les différentes cultures comme une marque possible pour indiquer que le traitement d'information *déployant* est pertinent -donc, que la communication *peut* devenir artistique à un moment donné.

ce que pourrait constituer cette expérience artistique. Mon hypothèse est que l'art est un effet moins fort du traitement d'information que constitue l'expérience mystique et qui pourrait se résumer de la manière suivante :

On sait qu'un acte de réception d'information nouvelle par un individu nécessite un certain nombre d'informations préexistantes dans son esprit qui puissent entrer en contact avec cette nouvelle information et ainsi l'intégrer dans sa représentation du monde particulière. C'est ce que Sperber et Wilson (1986) ont caractérisé comme information pertinente. Normalement, des informations entièrement nouvelles sans aucune relation avec les représentations qu'on a dans la tête ne se traitent pas et se perdent. Fort bien, mais ... est-ce toujours le cas?

Il me semble que parfois, la force des informations est si importante qu'on la traite (qu'on le veuille ou non). Dans le cas des nouveaux nés, naturellement, ils doivent traiter une certaine quantité d'informations qui n'ont aucun rapport avec les informations qu'ils ont préinstallées par notre évolution spécifique. Le bébé avec ces informations nouvelles se construit sa propre personnalité (sa structure mentale des représentations du monde) qui est à la base de ses futures opérations mentales. Ce que je veux dire c'est que peut-être, à certains moments de l'ontogénie (l'histoire particulière) de l'individu, son esprit est capable d'utiliser très peu d'information préexistante et de s'adapter d'une façon qui reste à étudier au flux des informations nouvelles de telle façon qu'il fabrique son subjectivisme. Un autre possible moment de création subjective peut être celui de la rencontre d'un partenaire sexuel important. On ne sait pas pourquoi, toutes les raisons du monde indiquent qu'il ou elle ne me convient pas... mais je l'aime, un point et c'est tout. Et, naturellement, dans les instants mystiques : on perçoit l'information nouvelle avec très peu de pertinence communicatives (de là les *koans* du Zen ou, dans la religion chrétienne et musulmane, les prières interminables qui, unies à des jeûnes et des manques de repos, peuvent nous montrer que l'information qui nous parvient du monde n'est pas nécessairement traitable de la manière dont nous la traitons avec nos représentations déjà existantes). Comme le dit le proverbe Zen:

Quand on commence le chemin du Zen la montagne est une montagne; quand on persévère dans le chemin du Zen la montagne n'est plus la montagne; mais quand on a expérimenté le *satori* (extase mystique) la montagne est la montagne.

Mais quelle montagne! La vraie, la montagne réelle et non pas notre représentation plus ou moins assimilée aux autres représentations de notre esprit de la montagne.

Pour moi les moments artistiques de notre vie sont ceux dans lesquels on est capable de créer une nouvelle partie de notre subjectif qui n'existait pas avant l'expérience. Et il est très compréhensible que l'on veuille partager ces moments créateurs et subjectifs avec nos semblables. Les véritables artistes y réussissent parfois. Et la littérature, comme art, est une des possibilités de le faire.

REFERENCIAS

- BERLYNE, D.E. (1971): *Aesthetics and Psychobiology*, Appleton Century Crofts, New York, USA
- CHOMSKY, N. (1984): "Modular approaches to the study of the mind" et "Colloquium research in Linguistics", recueil de conférences à l'Université de San Diego en 1980, San Diego University Press, San Diego, Calif., USA.
- HORTON, R. (1982): "Tradition and modernity revisited", dans HOLIS & LUKES, eds.: *Rationality and Relativism*, Basil Blackwell, Oxford, G.B.
- RIVIÈRE, A. (1986): *Razonamiento y representación*, Siglo XXI, Madrid, Espagne
- SPERBER, D. (1996): *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris, France.
- SPERBER, D. & WILSON, D. (1986): *Relevance. Communication and Cognition*, Basil Blackwell, Oxford, G.B. New edition 1995. Traduction française: *La pertinence. communication et cognition*, éditions de Minuit, Paris, France.